

*Si l'enfer vous tente, venez-y : vous y serez comblé. Cent mille volcans sont morts ici pour faire de cette terre un chaos noir de rocs calcinés où seuls les épineux gris acier font vivre les chameaux et les chèvres. Tout ici n'est plus que géologie...*

Romain Gary, *Les trésors de la mer Rouge*

## TROISIÈME JOUR

Assoiffé, Lucien se leva avant l'aube. Il voulait marcher aux heures fraîches – où la température plafonne à quarante-cinq degrés Celsius. Mais il ne savait pas se guider aux étoiles ; et à l'aurore, il s'aperçut qu'il avait dérivé droit vers le sud. Il se maudit de ses lèvres gercées et réorienta sa marche. Ces diagonales absurdes lui coûtaient de sa vie. Déguenillé, la chemise enroulée en turban bédouin, il gravit la paroi du cirque volcanique. Les roches lui déchiraient les mains. Il atteignit le col qui devait lui livrer passage vers la mer. C'est alors qu'il prit conscience de sa terrible erreur.

Il n'avait pas traversé la grande plaine de Saleh, où niche un lac d'eau lumineuse. Il n'avait traversé que la petite saline, Ilkr Saleh, dont le cratère tangente sa grande sœur, à l'orée du désert Majeur. La grande saline était tout comme sa cadette – en trois fois plus vaste.

Et voici à quoi Lucien connut son désespoir : devant lui, au pied de la montagne, derrière une immense plate-bande de sel, s'étendait une eau topaze, entourée de nouvelles montagnes.

Midi. La colère s'ajoutant à l'épuisement, à la chaleur terrible, Lucien fut pris d'une violente fièvre. Il se mit à l'abri d'une corniche rocheuse et y resta pour suer et trembler. Son corps ruisselait.

Après une heure de cette mauvaise sieste, il repartit. La réverbération lui blessait les yeux. La soif le brûlait comme si une pierre ponce lui était restée en travers de l'œsophage. Faire un pas. Un autre pas.

Après les montagnes, des kilomètres de sel le séparaient encore du lac. Plusieurs fois, Lucien tomba. Alors il songeait à ne plus se relever. Il n'avait plus qu'à fermer les yeux – là, ce serait fini. Fini, ce nœud de douleur. Finie, cette vie lourde et laide, et qui le faisait crever comme il avait vécu – au désert.

Quelqu'un l'aimait-il encore ? De quoi lui servait-il de vivre ? Pas d'enfant, plus de femme. Ses amis ? Des pourris. Ses parents, deux vieux salauds oubliés... certes, Janvier avait besoin de lui pour rentrer chez lui. Lucien lui devait cela, et peut-être lui aussi pourrait-il recommencer ailleurs, autrement... voir la mer encore. L'instinct d'une bête le soulevait. La vie, même insipide ou violente, lui était un os à ronger. Il se relevait.

Mais comme il approchait du lac, il ne put plus penser qu'à une seule chose : boire. Lucien savait que lorsqu'un homme se meurt de soif près d'une eau salée, il finit toujours par céder au mirage de s'y désaltérer. Mais l'eau de mer est un poison, qui aggrave la soif et détruit les entrailles. Il devait tenir.

Au jour oblique, Lucien longeait le lac Saleh, miroir au soleil joueur, et l'eau était si limpide, si désirable qu'il y plongea ses jambes. Ses brûlures se calmèrent. Il y marcha encore, faisant floc-floc. Et l'eau était si claire, si fraîche qu'il s'y jeta tout entier. Ses chairs courbatues s'attendrirent. Puis il rejoint la rive et marcha au vent, qui blanchit son corps de sel séché. Ce fut la nuit. La chaleur faiblit à peine. Il avait la gorge si sèche que respirer lui faisait mal. Et l'eau était si belle, si pure qu'il y plongea la tête et en engloutit deux longues gorgées.

C'était pis que boire un paquet de sel. Lucien vomit sa bile. Harassé, hébété, il s'effondra et attendit que la gentille mort vienne le cueillir.

\*\*\*

الرَّحِيمِ الرَّحْمَنِ اللَّهُ بِسْمِ

*Au nom d'Allah le pardonneur, le miséricordieux –*

C'est un souvenir jeune encore.

Tu es entré à l'aube dans Buurhakaba. Les maisons blanches et sales se cramponnent à la vallée et les rues défoncées cascadedent jusqu'au grand marché : une demi-lune de poussière brune. Avec les hommes, tu descends les ruelles, les escaliers. Abd al Mutaqabir mène la troupe. Le fusil que tu serres te cogne contre les côtes. Tu trembles. Un mélange de peur et d'excitation, un goût ferreux ont envahi ta bouche et tordu tes tripes. Tu ne veux pas faiblir devant les autres.

Les Casques bleus ne vous attendent pas. Ils sont venus avec leur voiture blindée, peinte en blanc, visible comme pour carnaval. Ces maudits étrangers n'ont rien à faire ici. Oui, ils vont payer le prix du sang, pour être entrés au pays d'Allah – et il est le Juge et le Vengeur

Pourvu qu'ils aient quitté leur blindage... mais sinon, une roquette leur apprendra à mourir.

Un chien saute et aboie à ta gueule – effroi et chamade – tu lui donnes un coup de crosse. Al Mutaqabir crie de faire moins de bruit. Il sue à grosses gouttes. Mais c'est peut-être la chaleur qui l'étouffe. Sur votre passage, des femmes rabattent leur voile et s'engouffrent dans les maisons. Les portes et les volets claquent sans un cri. Les hommes et les enfants écarquillés détournent le regard.

Et puis vous débouchez sur une placette bondée. C'est jour de marché. Les robes roses des femmes flottent. Les Casques bleus sont là, fusils baissés, mêlés à la foule. Ce sont des Noirs, des Abyssins sûrement. Au premier tir c'est le carnage, tu ne veux pas, tu voudrais reculer – mais un soldat t'aperçoit. Avant qu'il n'ait crié, ton arme crache le feu. Ça mitraille à gauche, à droite, en folie. Les Casques bleus tombent dans le sable et les bruines de sang.

Un de tes compagnons dégoupille une grenade. Un tir de réplique lui éclate le crâne avant qu'il n'ait tendu le bras. La grenade glisse à terre. Ça va gicler, tu te jettes en avant et shootes. La saleté éclate en vol. Le souffle te brûle et te jette à terre. Là tu restes longtemps, les dents serrées, le souffle brisé, la tête vrillé, à n'en plus finir de mourir.

Quand tu te relèves, la bouillie est pas croyable. C'est giclé en tous sens, rouge et noir, encailloté de partout. Au cœur du charnier affleurent six casques bleus, éclatés. Tes oreilles sifflent à la façon d'une affreuse sirène, mais tu devines des cris de joie, des éclats : « Allah... le plus grand... »

Al Mutaqabir te voit et te saute dessus. Avec effroi, tu crois qu'il veut te tuer. Tu ne piges plus rien, walou, ça ne tourne plus clair dans ta tête.

- Un héros, Al Fini... ! Un saint !

